

# Arundathi Roy, l'écriture militante

Patrice de Beer, *Le Monde* du 21.12.02

***Dans ses livres et ses essais, l'auteure indienne du « Dieu des petits riens » combat le fondamentaliste hindouiste, la politique de George Bush et la mondialisation***

SIMPLE, directe, charmeuse, ce petit bout de femme aux cheveux noirs et courts, vêtue comme une étudiante avec ses jeans brodés à pattes d'éléphant, a plus l'air d'une gamine que d'une auteur à succès. Pourtant c'est bien elle qui, dès son premier roman, *Le Dieu des petits riens*, a décroché le prestigieux Booker Prize et est devenue une militante écoutée, qu'elle lutte pour la démocratie en Inde ou qu'elle s'insurge contre l'aventurisme américain au lendemain des attentats du 11 septembre 2001. Elle, qui n'a pas peur de prendre des risques quand elle se collette aux puissants, aux multinationales ou aux extrémistes, ne se décrit pourtant pas comme une baroudeuse, mais comme une « correspondante de paix terrifiée, douée non pas d'héroïsme mais d'instinct de survie ».

Alors, pamphlétaire ou écrivaine ? Née d'une mère chrétienne syriaque du Kerala - elle a à peine connu son père bengali - Arundathi Roy refuse de se laisser enfermer dans des boîtes par un monde qui ne cesse de forcer à des choix. Elle pense que « ce n'est pas parce qu'on a écrit un roman qu'on doit continuer à le faire toute sa vie ». Enfant, elle étudiait Shakespeare tout en écoutant le kathakali le soir ; éduquée en anglais mais parlant malayalam et hindi, elle refuse de séparer les grands et les petits riens, la littérature et l'écriture militante. Ce qui ne l'empêche pas de considérer qu'un roman ne doit pas être un message politique : « Un roman, c'est sacré, je ne veux pas l'utiliser à d'autres fins. C'est un morceau de philosophie, un moyen de réfléchir sur le monde. »

*Le Dieu des petits riens* n'en est pas moins politique. Il dépeint une société rurale oppressante, cloisonnée en castes, clans, cultes qui incitent à la transgression des valeurs établies. Mais c'est aussi un roman sonore dans lequel Arundathi Roy tropicalise l'anglais, le force à accepter ce qu'elle veut exprimer dans son malayalam. Ce foisonnement dissimule néanmoins l'influence qu'ont eue sur elle ses études d'architecture. Elle y a puisé un sens de la forme, car « une histoire n'est rien si on ne sait pas la structurer, la raconter ». En même temps, elle y a appris la politique, à voir le monde en observant comment les villes sont planifiées pour diviser les citoyens, marginaliser les pauvres, asseoir la domination des puissants.

Son recueil d'essais, *The Algebra of Infinite Justice*, comme ses propos, ciblent clairement les maux qu'elle combat. Elle s'est engagée aux côtés des paysans du Madhya Pradesh expulsés pour la construction du barrage géant de Narmada, destiné à produire de l'électricité pour les villes, pas pour les villages. Elle a laissé exploser sa colère contre les essais nucléaires indiens - et pakistanais - et l'imbécile vanité chauvine qui les a accompagnés. Elle dénonce avec vigueur la montée dans son pays d'un fascisme hindouiste dont sont victimes les musulmans et, à travers eux, une démocratie indienne fondée sur la laïcité. Elle pourfend la « mondialisation des multinationales » qui suscite la désillusion et les frustrations de laissés-pour-compte. Enfin, ses mots très durs pour la politique du président Bush ont, par leur violence, souvent choqué ( *Le Monde* du 15 octobre 2001). L'Europe, « caniche » de l'Amérique

Elle les assume et entend s'expliquer. « Je ne dis pas que la mort de 3 000 personnes dans le World Trade Center n'est pas un mal. Mais qu'en est-il de tous ceux qui ont été tués à travers le monde par la guerre ou le terrorisme ? Pourquoi leur mort aurait-elle moins de valeur ? », a-t-elle expliqué au Monde lors d'un récent passage à Paris, où elle était invitée à la Sorbonne. « Quand Ben Laden a attaqué, il a expliqué que tous les citoyens étaient responsables des actes de leur gouvernement. Mais quand la coalition [contre le terrorisme] a répondu à ces actes de terreur, elle a aussi fait payer aux citoyens les agissements de leur gouvernement. C'est à chaque fois la même logique alors que, dans un cas, il s'agit de dirigeants élus et, dans celui de l'Irak, d'une dictature ». Ainsi a-t-elle décrit Ben Laden - « ce vieil acolyte de la CIA » - comme « le secret de famille de l'Amérique », « le double noir de son président », « le rejeton d'un monde ravagé par la politique étrangère de l'Amérique, sa diplomatie de la canonnière ». Arundathi Roy met en garde les Européens : « Il est important pour le monde que vous cessiez de vous comporter comme le caniche de l'Amérique. »

Ce langage pugnace, appliqué aux réalités indiennes, lui a même valu une journée symbolique en prison dans son pays. Née en Assam, Arundathi Roy a été éduquée au Tamil Nadu, mariée à un Goanais puis à un Pendjabi et vit aujourd'hui à Delhi. L'unification forcée de son pays sous la menace du fondamentalisme hindouiste l'horripile. « Mon monde est mort », s'écrie-t-elle, un gouvernement raciste et sectaire pousse en sous-main à des pogromes anti-musulmans, comme au début de 2002 au Gujarat. Pour faire oublier des difficultés économiques, et une privatisation des services publics qui s'apparente, selon elle, à la privatisation des droits de l'homme, il faut donner aux masses un ennemi, un exutoire, les musulmans. « Allons-nous continuer à vivre avec ce genre de terreur ? », demande-t-elle face à une Inde où l'on ne fait plus grand cas de la non-violence et qui lui paraît devenue un lieu « très effrayant ». Elle parle de « l'horreur de discuter avec des gens qui disent des choses horribles » et qui sont souvent d'anciens amis.

Mais Arundathi Roy n'a aucune intention de quitter sa terre natale pour rejoindre la cohorte d'écrivains indiens de l'étranger, comme Salman Rushdie. « Je ne peux pas aller m'acheter une vie ailleurs. Ce n'est pas parce que j'adore l'Inde, mais je fais partie de la biodiversité, avec les oiseaux ou les poissons. Et puis, là où je vis, il est important d'être un hooligan, un citoyen qui dérange. Il faut se servir de sa liberté, sinon on vous la reprendra ! »